

Comment « calmer son esprit » battant la chamade aux quatre vents de l'humaine passion ? Le tour des Cyclades qu'il entreprend en caïque ne lui apporte pas la simple libération de tout voyage. La voie appollinienne qu'il ne renia jamais lui impose la recherche de l'harmonie et le génie grec qui l'habite s'épanouit au contact de la terre hellène. « Que pèsent le sein d'Abraham et les spectres immatériels du paradis chrétien au regard de cette éternité grecque faite d'eau, de rocher et de vent frais ? » Ce voyage est également pèlerinage. Kazantzaki est déjà Ulysse avant de le savoir. A Naxos¹ où il vécut enfant, sa réaction est celle du héros. « Mon cœur est à la fois lourd et joyeux comme celui d'Ulysse à son retour à Ithaque. Plusieurs de ces détails figureront dans l'*Odyssee*. J'erre dans les rues en embrassant tout ce que je peux de la dépouille bien-aimée... » (*Diss.* 127)

Et c'est alors, toutes forces rassemblées en une tension créatrice, qu'il réécrit les six à huit premiers Chants et donne un nom à « l'oiseau invisible » qu'il pourchasse. « Et un beau matin, quand je me suis levé, le nom de l'oiseau resplendissait dans l'air devant moi, inattendu, terrible ; ce n'était pas un oiseau, c'était un cri, parti de bouches innombrables, que j'ai reconnu brusquement ; c'était ce cri que je chassais, c'était pour lui que je me tourmentais et que je luttais ; le Cri du Futur. C'est pour lui que j'étais né et tout le reste, mes joies, mes tristesses et mes voyages, mes vertus et mes vices, tout cela n'était que ma marche vers ce cri. Le Christ², Bouddha, Lénine, n'étaient que des stations sur mon chemin ; c'est par eux qu'il avait fallu que je passe ; c'étaient eux les repères qui marquaient le passage de l'oiseau, c'étaient eux les rabatteurs qui m'avaient aidé à lever le gibier... Le sang tout murmurant de joie m'est monté à la tête ; j'ai pris ma plume et écrit dans le haut d'une feuille de papier le refrain joyeux de la dernière œuvre décisive que j'entreprenais : Salut à toi, homme, petit coq plumé sur tes deux pattes ! C'est la vérité et qu'on ne t'en fasse pas accroire : Si tu ne chantes pas au petit matin, le soleil ne se lève pas ! »

La rencontre Ulysse-Kazantzaki se fait dans une vision fulgurante « Au-dessus de mon corps se dressait un autre corps invisible... et c'était lui qui commandait... Un ancêtre géant, écumeur de mers et grimpeur de montagnes, était celui qui montait ; c'était le sang qui coulait de ses blessures qui avait tracé d'une marque rouge son chemin sur les terres et sur les mers. Je n'étais que l'ombre fidèle qui le suivait... Les yeux pleins de sa présence — non pas les yeux d'argile, mais les autres — je me suis penché sur le papier. Mais la feuille vierge n'était plus, comme elle l'avait été jusque-là, un miroir qui réfléchissait mon visage ; j'ai vu pour la première fois le visage du grand Compagnon de Route.

C'était toi, comment aurais-je pu ne pas te reconnaître aussitôt, c'était toi, Capitaine du vaisseau de la Grèce, aïeul, trisaïeul bien-aimé ! Avec ton bonnet pointu, ton esprit insatiable et roué qui forge des fables et se réjouit de son mensonge comme d'une œuvre d'art, avide et têtu, alliant avec une habileté souveraine la prudence de l'homme au délire divin, debout sur le vaisseau de la Grèce, depuis combien de milliers d'années à présent et pour combien de milliers d'années encore, tu tiens la barre sans la lâcher !

1. De 1897 à 1899, la famille Kazantzaki a dû se réfugier à Naxos pour échapper aux massacres des Grecs par les Turcs.

2. Le Christ hanta Kazantzaki dès son enfance. En 1921, premier essai de libération par la tragédie *Le Christ*. A l'âge mûr, il lui consacre un chant entier dans l'*Odyssee*. Plus tard, il l'aborde dans des romans *Le Christ recrucifié* et *La dernière tentation*. Mais malgré ses efforts désespérés, le sujet est resté en lui inépuisé.

...Quels mots ne t'ai-je pas tendus comme pièges pour te prendre ! Je t'ai appelé sacrilège et adversaire des dieux et destructeur de dieux et trompeur de dieux, et l'homme aux-sept-vies et l'homme à l'esprit multiple, à l'esprit qui trame des complots, à l'esprit de renard, à l'esprit ambigu comme un carrefour, comme une montagne aux multiples sommets, à l'esprit qui ne va ni à droite ni à gauche, et trompeur des cœurs et connaisseur des cœurs, maison fermée et ravisseur d'âmes, et premier bouvier de l'âme et guetteur aux frontières, et coureur de monde et vendangeur de monde et arc de l'esprit, et bâtisseur de forteresses et destructeur de forteresses, et écumeur de mers et l'homme au cœur vaste comme la mer, et dauphin et casuiste, et l'homme à la volonté double et triple, et l'homme des sommets et solitaire et éternel égaré et grand navigateur et trois-mâts de l'espérance ! »

De l'automne 1925 au printemps 1927, l'écrivain habité par Ulysse homme d'action, plonge dans le monde. Observateur, témoin, partisan, il laisse libre cours à son désir agissant et veut vivre dans sa chair les expériences et les désillusions d'Ulysse. Envoyé spécial du journal *Elefteros Logos* à Moscou, en octobre 1925, il écrit à son retour **Ce que j'ai vu en U.R.S.S.**¹ et « provoque une révolution parmi les intellectuels grecs ». « Je pense aller dans trois ans en Crète pour me présenter comme député communiste. Ainsi trouverai-je l'occasion de parler aux pauvres et aux affamés, avec des paroles simples. C'est la façon moderne de proclamer notre religion. » (*Diss.* 158)

Il parvient à tirer parti de ses soucis matériels. Des activités de correspondant doivent lui permettre de vivre. Mais où ?

En Palestine, où Ulysse l'accompagne. Il écrira à propos du Mont Sinaï : « S'il s'agissait d'un autre monastère, parfaitement adapté aux aspirations de l'âme moderne, j'aurais proposé de lire le célèbre complément de la parabole de l'enfant prodigue qu'a écrit un de nos contemporains. « L'enfant prodigue revint à la maison, fatigué, vaincu, désespéré. Il alla trouver son frère puîné et le jeune garçon lui dit : — Écoute ! Sais-tu pourquoi je t'attendais ? C'est avant la fin de la nuit que je pars. Et le prodigue serra son frère dans ses bras, le conseilla, l'engagea à partir et à se montrer plus courageux que lui : — Allons, embrasse-moi. Tu emportes tous mes espoirs. Sois fort. Oublie-nous ; oublie-moi ; puisses-tu ne jamais revenir... » Ainsi, tandis que je mange tranquillement avec les Pères en écoutant la parabole, le fils prodigue de l'Évangile se transforme en moi et je sens s'ébranler les fondements du célèbre monastère qui me donne l'hospitalité. »

Dans l'Espagne de Primo de Rivera où a lieu sa rencontre mystique avec le Greco. « Un des plus merveilleux jours de ma vie... Aucune photo, rien ne peut exprimer ce qu'est le Greco. Les couleurs — bleu, vert, lie-de-vin — brillent comme des métaux, le corps humain est athlétique, solide, cuirassé, et soudain, voici le visage émacié qui monte et vibre comme une flamme. Aujourd'hui, comme jamais auparavant, j'ai senti vivre mon âme. Cette rencontre des deux Crétois était tellement véhémence ! » (*Diss.* 150) « Nous n'avons tous deux chassé pendant toute notre vie qu'une seule chose, une vision cruelle, sanguinaire, indestructible, la substance... Cette substance a pris beaucoup de noms ; à mesure que nous la poursuivions elle changeait de masques — tantôt nous l'appelions suprême espérance, tantôt faite de l'âme de l'homme, tantôt

1. Les articles parus dans le quotidien athénien *Elefteros Logos* seront par la suite publiés en grec en deux volumes sous le titre : *Ce que j'ai vu en U.R.S.S.* Plus tard, après son troisième voyage en U.R.S.S. ils seront réunis en un seul volume. La traduction française doit paraître chez Plon à l'automne 1972 dans **Voyages II**.